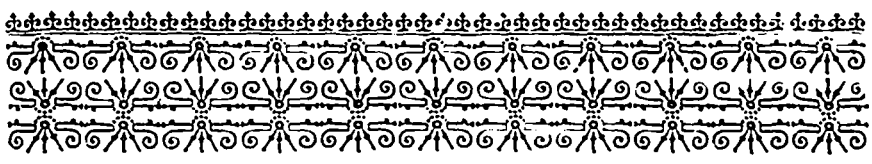


23
17



BON AN !

1710



ANGE de la bonne nouvelle,
 Messenger de grâce et de paix,
 Pars, vole, emportant sous ton aile
 Nos vœux et nos souhaits.

Bon an au Christ, maître du monde !
 Qu'à tes appels tout enflammés
 L'amour de l'homme enfin réponde,
 O Cœur qui nous as tant aimés !
 Malgré l'enfer, règne, commande,
 Confonds tes âpres ennemis,
 Que ton doux empire s'étende
 Sur l'univers dompté, soumis.

Bon an à toi, tendre Madone !
 Pour reconnaître ton amour,
 Que de tes enfants la couronne
 Brille plus belle chaque jour.
 Vierge, rends notre âme plus pure,
 Mère, avec soin garde nos cœurs,
 Reine, revêts-nous de l'armure
 Qui rend tes chevaliers vainqueurs.

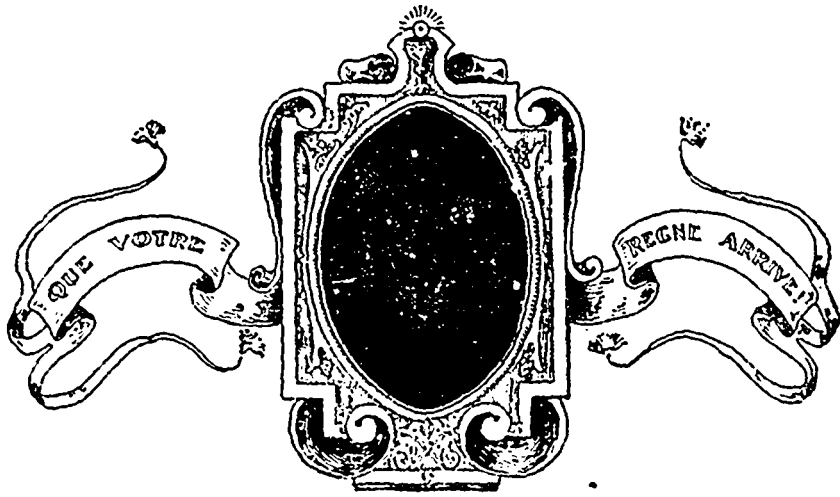
Bon an à l'épouse immortelle
 Que JÉSUS-CHRIST prit sur la croix,
 Bientôt sur son cœur puisse-t-elle
 Voir accourir peuples et rois.
 Et toi, blanc vieillard dont le geste
 Bénit Rome et le genre humain,
 La nuit s'étend sur nous, oh ! reste,
 Pour nous montrer le droit chemin.

Bon an à toi, Nouvelle France,
Dieu te chérit, bon an à toi !
Ranime en ton sein l'espérance,
Vis pour ton Christ, garde sa loi.
Aux peuples qu'enivrent leur gloire,
Montre la tienne, et devant eux
Va le front haut : de ton histoire
Tous les feuillets sont glorieux.

D'un siècle nouveau c'est l'aurore :
Dans un hommage solennel,
Chrétiens, que notre voix implore
Des siècles le Prince immortel.
O Christ, ramène à toi les âmes,
Sauve le monde à son declin,
Parais aux cieux brillant de flamme,
Cœur sacré, labarum divin !

L. DAVROUT, S. J.





INTENTION GÉNÉRALE de Janvier 1900

APPROUVÉE ET BÉNIE PAR NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE.

LE PROGRÈS PAR LE CHRISTIANISME

I

PERFECTIBLES de notre nature, nés avec des besoins et des aspirations multiples, sollicités en haut, en bas, de tous côtés par les biens visibles et invisibles, nous serions bien malheureux si nous ne connaissions pas avec certitude le véritable idéal de notre vie, ou si le connaissant nous n'avions pas les moyens de le réaliser, si enfin nous ne possédions pas une règle sûre de nos désirs, pour fixer notre cœur changeant, instable comme l'onde du grand fleuve. Tel est cependant le sort de ceux pour qui l'étoile de Bethléhem n'a pas encore brillé, ou qui n'aiment pas JÉSUS-CHRIST. Le Verbe fait chair, en effet, est venu nous révéler l'idéal de notre vie, le plus sublime que nous puissions rêver, idéal divin qu'il nous propose, qu'il nous appelle à réaliser à sa suite et dont il est lui-même la réalisation inf-

fable : “ *Vous serez comme des dieux.* ” Il nous en donnera les moyens, il nous donnera avec son Cœur la règle suprême de nos désirs, de nos passions. Voilà, entre autres motifs, ce qui doit nous faire aimer notre religion et nous la faire estimer justement comme la reine et la mère du progrès véritable. En est-il une autre qui puisse, comme elle, par une sage direction, pousser à leur développement le plus entier et le plus harmonieux, et satisfaire pleinement ses plus légitimes ambitions? En est-il une autre qui soit, comme elle, capable d'affirmer les esprits et les cœurs dans la paix, et qui, comme elle, ouvre aux intelligences des horizons infinis et aux cœurs l'espérance du Bien Souverain, éternel? En est-il une autre qui répande dans les âmes, avec les célestes clartés de la vérité révélée, les énergies incomparables de la vie divine? Aussi devons nous estimer que JÉSUS-CHRIST, la lumière du monde et l'auteur de la vie divine, est aussi l'auteur du progrès véritable.

Le Progrès ! dans le siècle qui expire, on a beaucoup abusé de ce mot tant en Europe qu'en Amérique. Il s'est manifesté une soif immense d'avancer dans toutes les directions, surtout de découvrir et d'exploiter des champs nouveaux dans la vérité, dans les sciences, les lettres et les arts, dans le commerce et l'industrie. Mais souvent aussi l'on a jeté à la face de l'Église l'accusation odieuse et mensongère d'être une ennemie du progrès, d'être rétrograde. Ne s'est-il pas rencontré même en notre pays, bien que rarement, des catholiques ingrats qui ont fait écho à ces injures sacrilèges? Mais il n'y a jamais eu que l'ignorance, l'impiété et la noire ingratitude qui aient osé en venir là. Partout où habitent la lumière, la bonne foi et la mémoire du cœur, on a toujours reconnu dans l'Église le plus vif amour du vrai progrès et une action éminemment progressive. C'est ce que son histoire prouve assez.

Pour nous entrant dans l'esprit de l'Église qui est celui de JÉSUS-CHRIST, mettons toujours au premier rang le progrès moral ; mais d'un autre côté, ne donnons pas prise à de

semblables accusations de la part des ennemis de l'Eglise, par notre apathie, notre abstention ou un mépris affecté à l'égard de tout ce qui peut contribuer au perfectionnement intellectuel et même matériel, dans le milieu où nous vivons. Tel est le progrès dans le *sens chrétien*.

II

Quand avec la foi l'esprit de JÉSUS-CHRIST s'en va des cœurs, la vraie notion du progrès s'efface en même temps. C'est ainsi que dans notre pays le *sens païen* du mot progrès tend à se substituer peu à peu dans la multitude, au sens chrétien, accusant par là une diminution de la foi. C'est l'esprit du monde, condamné par le divin Sauveur, qui cherche sans cesse à prédominer, et avec lui le progrès *matériel*.

Comme si le progrès humain — individuel ou social. — consistait avant tout à s'avancer dans le domaine de la matière, il n'est, en ce siècle, rien de si ardu qu'on n'ait hardiment tenté pour l'exploiter, et l'on en a tiré des produits nouveaux, étonnants, pour la jouissance de la vie, pour l'accroissement des fortunes et des pouvoirs. Que de fois nos compatriotes, à la vue du merveilleux déploiement de richesses, de forces et de ressources variées que l'initiative de nos voisins a fait surgir de la matière, séduits, fascinés, se sont écriés dans une admiration naïve : voilà le progrès ! Ils semblaient sous le coup d'une vision semblable à celle que décrit le Père Félix dans une de ses remarquables conférences sur ce sujet :

Le siècle vient à moi comme ferait un homme pour étaler à mes yeux la grandeur de ses œuvres ; puis étendant la main : — Voyez-vous, dit-il, ce fil qui court comme un nerf d'un bout de l'Europe à l'autre, messenger intelligent portant d'une cité à une autre cité, d'un peuple à un peuple, et d'un monde à un monde, la pensée et la volonté de l'homme avec la rapidité de la sensation ?

Voyez-vous sur la surface de la terre cet immense réseau de fer, le rail rejoignant le rail par-dessus la frontière comme un signe d'alliance, et le convoi qui passe, emporté par la vapeur comme par une

âme vivante, emportant lui-même des populations entières à des spectacles, à des affaires et à des plaisirs que nos pères ne connaissaient pas?.....

Voyez-vous là-bas sur les plaines de l'Océan le navire affranchi des caprices de l'atmosphère et de la tyrannie des vents, marchant sur l'abîme de son propre mouvement et courant aux rivages transatlantiques pour y arriver à son heure, et pour ainsi dire à sa volonté?

Voyez-vous dans la cité illuminée le soir par des splendeurs féériques, le gaz (1) faisant à la nuit une couronne de lumière qui étonne le jour? Et au centre de la grande ville, voyez-vous tout ce monde d'affaires qui s'agite dans de pâles frayeurs et des ardeurs fébriles? Là sont les princes de la Bourse et les rois de la finance; là est le capital qui monte ou qui descend; là est le régulateur de la prospérité publique, faisant osciller entre la hausse et la baisse la société haletante.

Voyez-vous se déployant au soleil, dans nos rues et sur nos boulevards, un luxe qui eût étonné Rome, Athènes et Babylone elle-même? Tout cet éclat, tout cet or, toute cette richesse? Et cette pompe des vêtements, et ce faste des équipages, et cette magnificence des édifices, qui s'agrandissent et s'étalent dans un progrès indéfini?

Voyez-vous là-bas, ces heureux du siècle réunis dans de fraternels banquets, consommant dans une nuit, et dans un seul festin, de quoi nourrir une province? C'est l'humanité qui jouit comme elle n'a jamais joui, c'est l'homme vraiment *humainitaire*, faisant entrer dans sa fibre de plus en plus délicate, et de plus en plus capable de jouissance, les essences condensées de toutes les voluptés.

Ainsi parle le siècle, en montrant à nos yeux toutes les inventions qu'il nomme ses miracles. Et lorsqu'après avoir regardé et regardé encore toutes ces merveilles créées par son génie, je lui demande: Qu'est-ce que cela? Le siècle me répond: Vous avez vu le Progrès.

III

C'est une misérable erreur, et la grande tentation de nos temps. Tournons donc nos regards vers JÉSUS-CHRIST et écoutons sa voix, " car, dit l'Apôtre S. Paul, la grâce de Dieu notre Sauveur est apparue à tous les hommes, nous enseignant à renoncer à l'implété et aux désirs du siècle, et à vivre sobrement, justement et pieusement dans ce monde,

(1) A l'époque où parlait l'orateur, en 1836, les merveilles de l'électricité n'étaient pas encore connues.

attendant la bienheureuse espérance et l'avènement de la gloire du grand Dieu et de notre Sauveur JÉSUS-CHRIST (Tit. ii, 11-14). Entendons la Sagesse incarnée nous proposant le souverain idéal de notre vie : "Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait" (Matt. v, 48). "Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice ; le reste vous sera donné par surcroît" (Matt. vi, 33). "Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme" (Matt. xvi, 26).

Entendons notre divin Roi qui nous invite à le suivre, à croître comme lui "en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes (Luc. v, 22.). Je suis la voix, la vérité et la vie (Joan. xiv, 6). Je suis venu pour vous donner la vie et vous la donner abondamment. (Joan. x, 10).

C'est encore sa voix qu'il nous fait entendre quand l'Apôtre nous crie : "La volonté de Dieu est que vous vous sanctifiez" (i Thes. iv). Persuadez-vous que "de même que le péché a régné sur nous pour nous conduire à la mort, aussi la grâce doit maintenant régner sur nous par la justice pour nous conduire à la vie éternelle par la médiation de JÉSUS-CHRIST Notre Seigneur" (Rom. v, 21). C'est-à-dire que le principe et le fondement de tout progrès véritable est dans la guerre au péché et la ruine du péché, puisque le péché est la cause de tous nos maux. Aussi est-ce pour cela que vous êtes venu, ô JÉSUS, "pour détruire l'œuvre du diable" et nous rendre à tous avec la vie divine de la grâce, les éminentes prérogatives que le péché de nos premiers parents nous avait ravies. Par votre sang rédempteur versé sur la Croix, vous avez ruiné le péché, et par votre Cœur percé par la lance du soldat, vous nous avez ouvert les trésors de la grâce et de l'amour divin. O Roi immortel des siècles, grâces éternelles vous soient rendues !

La doctrine fondamentale du progrès véritable, vous nous l'avez fait entendre encore une fois par la bouche d'un de vos plus illustres disciples. Saint Ignace de Loyola, au début de ses "exercices" fameux, l'énonce en ces termes :

“ L'homme est créé pour louer, honorer et servir Dieu, Notre Seigneur, et, par ce moyen, sauver son âme. Et les autres choses qui sont sur la terre sont créées à cause de l'homme, et pour l'aider dans la poursuite de la fin que Dieu lui a marquée en le créant. D'où il suit qu'il doit en faire usage autant qu'elles le conduisent vers sa fin, et qu'il doit s'en dégager autant qu'elles l'en détournent. Pour cela il est nécessaire de nous rendre indifférents à l'égard de tous les objets créés, en ce qui est laissé au choix de notre libre arbitre et ne lui est pas défendu; en sorte que de notre côté, nous ne voulions pas plus la santé que la maladie, les richesses que la pauvreté, l'honneur que le mépris, une longue vie qu'une vie courte, et ainsi de tout le reste; désirant et choisissant uniquement ce qui nous conduit plus sûrement à la fin pour laquelle nous sommes créés.”

Le même saint a résumé cette règle suprême de nos désirs et de nos actions dans cette courte formule “ *A la plus grande gloire de Dieu! Ad majorem Dei gloriam!* ”

IV

C'est bien là l'esprit de l'Eglise qui est essentiellement un esprit de progrès. Ce qui irrite ses ennemis, c'est qu'elle ne tombe pas comme eux dans l'exagération du progrès matériel. Or ceci ne peut être qu'à sa louange. Elle a trop bien compris les véritables intérêts de l'humanité dans toutes les branches de l'activité humaine pour donner contre un écueil si manifeste. C'est sa gloire d'avoir inspiré aux hommes avec la juste subordination de la matière à l'esprit et de l'esprit à Dieu, l'amour de ce progrès harmonieux qui est le seul véritable. C'est aussi sa gloire d'avoir contribué plus que toute autre puissance au progrès des peuples dans toutes les directions.

N'est-ce pas à l'Eglise que l'Europe doit sa civilisation et par suite de marcher à la tête du monde? C'est l'Eglise qui recueille le flambeau de la science prêt à s'éteindre avec l'empire romain sous le flot des barbares envahisseurs. Voici les poètes chrétiens, les saint Justin, les saint Cyprien, les saint Basile, les saint Grégoire de Nazianze, les saint Denis l'Aréopagite, les saint Augustin, les saint Ambroise.

Voici les moines qui conservent précieusement dans leurs monastères les chefs d'œuvre de l'antiquité, écrivent des chroniques qui permettront plus tard de reconstituer l'histoire ; ces moines qui défrichent, cultivent, assainissent les terres, et travaillent partout à la prospérité matérielle de l'Europe. En France, au 8^{ème} siècle, c'est l'Eglise qui fait briller le flambeau de la science à la cour de Charlemagne ; et au 12^{ème} siècle, voyez paraître Aibert le Grand, Alexandre de Halès, Richard de saint Victor, saint Thomas d'Aquin qui dirigent la fameuse Université de Paris, alors un foyer de lumière pour toutes les nations.

C'est l'Eglise qui répand partout l'instruction dans les classes populaires.

Ajoutez dans des siècles plus rapprochés de nous, un Christophe Colomb que l'idée chrétienne pousse à la découverte d'un Nouveau-Monde, puis Képler, Newton, Descartes, Pascal dans les sciences ; Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, Fléchier, Corneille, Racine, dans les lettres ; et dans notre siècle, Cauchy, Ampère, Pasteur, autres gloires de la science.

Cette énumération, sans doute, est fort incomplète, mais comme elle réduit à néant cette accusation que l'Eglise est l'ennemie du progrès ! Rappelons-nous encore ce qu'elle a fait au Canada, et ce qu'elle y fait encore pour l'avancement intellectuel et même matériel de nos populations. Rappelons-nous enfin l'impulsion puissante que le glorieux Pontife Léon XIII, malgré sa captivité, a donné au mouvement intellectuel dans le monde. Naguère, dans un Bref à un chanoine italien, auteur d'un livre sur Alexandre Volta, à l'occasion du centenaire de la pile électrique, le Saint-Père félicitait l'écrivain " d'avoir mis en lumière l'union de la science et de la foi dans ce grand homme," en sorte que l'on est contraint de s'écrier en lisant ce livre : " Volta est aux Catholiques."

" De cette conviction—ajoutait l'illustre Pontife—il appartient aux jeunes gens surtout, eux qui, de nos jours, sont trop souvent imbus

des fausses opinions contraires à la dignité de la foi, de tirer un nouvel argument pour se persuader combien c'est erronément et à tort que l'on reproche à la simplicité de la foi de couper les ailes du génie et qu'un esprit enflammé d'amour pour la science ne saurait être enchaîné par le magistère de la religion."

Mais si l'honneur de notre religion exige que nous ne restions pas en dehors ou en arrière de tout vrai progrès, en quelque direction que ce soit, n'oublions pas toutefois que la charité doit être le principal mobile de nos actes, la charité dont la noble devise, "A la plus grande gloire de Dieu," doit nous être familière, la charité qui fait les saints et les apôtres, la charité dont la force divine ne connaît pas d'obstacles quand il s'agit de la gloire de Dieu et du salut de nos frères.

L. HUDON, S. J.

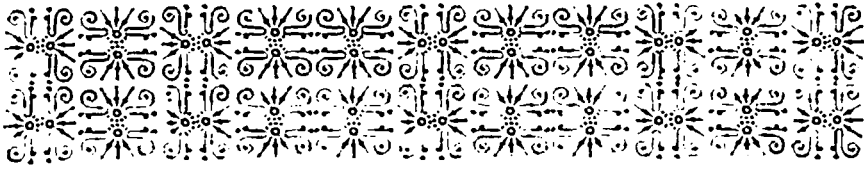
Prière quotidienne pendant ce mois :

Divin Cœur de JÉSUS, je vous offre par le Cœur immaculé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses, et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, afin que les chrétiens se montrent partisans des vrais progrès, surtout de ceux qui les rapprochent de leur idéal, JÉSUS-CHRIST.

Résolution apostolique : Viser au progrès, même matériel, mais sans oublier le progrès de l'âme.





DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ



'ÉTAIT au cours de mes pérégrinations. J'allais à Rome, et, de passage en France, je m'étais arrêté quelques jours à notre couvent de Marseille. Un matin, pendant que je prenais ma récréation avec les Pères, le portier vint annoncer que deux Petites Sœurs des Pauvres se trouvaient au parloir : elles demandaient en toute hâte un prêtre pour assister un vieillard moribond, et, s'il était possible, un prêtre qui entendît l'espagnol.

Tous les yeux se portèrent aussitôt sur moi.

— Je suis prêt — dis-je sans hésiter — c'est peut être un de mes compatriotes qui a besoin des secours de la religion.

Je cours à la porte, accompagné par un Père, et je pose aux Petites Sœurs quelques questions au sujet du malade.

— C'est un étranger qui écorche un peu le français — me répond l'une d'elles. Il semble être de bonne famille et avoir été élevé chrétiennement.

— Il y a trois semaines — ajoute sa compagne — que nous l'avons admis dans notre asile sur la recommandation d'un personnage distingué. Solitaire par goût, rendu exigeant par l'âge, il se montre peu aimable pour nous et peu communicatif. Aussi nous ne saurions vous donner aucun renseignement précis sur son passé ni sur ses dispositions présentes. Nous pouvons, toutefois, vous assurer, mon Révérend Père, qu'il n'est pas un chrétien pratiquant, puisqu'il n'a pas voulu remplir ses devoirs religieux avant que les médecins l'eussent prévenu de sa mort prochaine.

— Eh bien ! je vais tout de suite essayer de ramener à Dieu cette brebis égarée.

— Nous vous précéderons — reprennent-elles.

— Si nous n'arrivons pas les premiers — dit mon compagnon qui me fait signe de le suivre.

— Au nom du Seigneur — dis-je en sortant. Puis nous cheminons par les belles rues de Marseille, forcés parfois de faire quelques détours pour éviter les places publiques et les endroits trop fréquentés. Quand nous fûmes en vue de l'Asile, nos deux Petites Sœurs y arrivaient : elles nous attendirent à la porte de l'infirmerie avec leur bonne supérieure qui ouvrit la cellule du malade, lui souffla quelques mots à l'oreille, et me laissa seul avec lui. Je m'approchai du lit du moribond. Celui-ci sortant sa main de dessous ses couvertures me la tendit avec satisfaction, et pendant que sa main étreignait la mienne, il me demanda avec la simplicité d'un enfant :

— Comprenez-vous l'espagnol ?

— Oui, je le comprends.

— Je désirais tant parler à un Espagnol qui me comprît bien.

— Eh bien ! me voilà entièrement à vos ordres.

— Quoi ! vous êtes Espagnol ?

— Espagnol, et même Andalou, s'il vous plaît.

— Ah ! quel bonheur ! un compatriote ! — s'écria le pauvre vieillard avec émotion, et il se mit à me baiser les mains.

— Moi, je suis de Grenade — reprit-il. — C'est là que je suis né, et voilà qu'il me faut mourir ici, bientôt, disent les médecins. Cependant je veux faire comme font en notre pays les bons chrétiens, quand arrive l'heure suprême.

— Bravo ! — répondis-je. — Il continua ainsi :

— Il y a plus de trente ans que je ne me suis pas confessé et que je n'ai pas entendu la messe. J'ai été un mauvais chrétien et un mauvais père. Maintenant j'éprouve le besoin de me réconcilier avec Dieu... ; avec ma fille unique aussi, mais c'est impossible... ! Malgré la triste condition où vous me voyez, un sang noble coule dans mes veines. J'ai porté avec un nom illustre des galons d'officier supérieur dans l'armée d'Espagne. Dans un temps de troubles je pris part à une conspiration contre le gouvernement et pour sauver ma vie, je dus passer la frontière, déguisé en marchand. Pendant trente ans, j'ai vécu, de ce côté-ci des Pyrénées, la vie que je vais vous dire en confession, si vous avez la bonté de m'entendre.

— A l'heure même, commencez.

Il commença... et il termina sa confession en pleurant comme une Madeleine. Alors je lui dis : La pénitence sera très courte parce que vous êtes bien fatigué ; vous récitez le *Salve Regina* en l'honneur de la Vierge des Douleurs, la Patronne de votre ville.

— Le *Salve Regina* ? — dit-il en me regardant, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. — Le *Salve Regina* ? je ne m'en souviens plus. O Mère des douleurs, ma Mère, pardonnez-moi !

Et il se prit à sangloter comme un enfant. J'étais ému :

— Mon ami, — lui dis-je — ne prenez pas de peine pour cela, je vais vous aider.

Et m'agenouillant au pied du lit : Figurez-vous — lui dis-je — que nous sommes dans la belle chapelle de la Vierge, là-bas.... à Grenade, et que nous lui disons : "Salut, ô Reine, Mère de Miséricorde, notre vie, notre douceur !....."

— Ah oui ! je mesouviens maintenant ! "....notre vie, notre douceur et notre espérance, salut. Enfants d'Eve, malheureux exilés...." Ici un sanglot lui étouffa la voix, puis il reprit : " nous élevons nos cris vers vous, nous soupçons vers vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. Oh ! notre avocate, tournez donc vers nous vos regards miséricordieux...." Est-cela, mon Père ?

— C'est bien cela,

— " Oh ! notre avocate, tournez donc vers nous vos regards miséricordieux...." Et il continua seul jusqu'à la fin. Sa voix avait une expression touchante de tendresse, de douleur et de confiance. Et il ajouta :

— Que cette prière est belle ! Ma mère me l'a apprise sur ses genoux ; et quand j'étais jeune homme, elle m'obligeait à l'accompagner chaque soir au Sanctuaire de la Vierge pour réciter ensemble cette douce prière. La dernière fois que je la récitai, ce fut, je crois, avec ma femme, peu de temps avant sa mort.... Non, non, je fais erreur, ce fut plutôt avec ma fille à l'Institut des Filles nobles de Grenade, à l'autel de la Vierge très pure où elle me conduisit elle-même, la dernière fois que je la vis. Ma fille ! mon épouse ! ma mère ! quels souvenirs me rappellent ces trois anges ! Et dire que moi, je me suis perdu, et que j'ai peut-être été la cause de la perte de ma *Carmela* !

Quand j'émigrâi, je la laissai pensionnaire à cet Institut. A mon arrivée ici, je voulus lui écrire, mais la crainte d'être découvert et jeté en prison me retint. Plus tard je songeai bien encore à écrire à sa Supérieure, mais la pensée que j'avais des arrérages à lui solder et qu'elle expulserait peut-être ma fille si elle savait ma position précaire, me fit toujours abandonner mon projet. Et dans la suite..... tant d'années s'étaient écoulées, et puis j'étais dans de tels embarras que j'appréhendais également d'avoir de ses nouvelles et qu'elle en eût de moi. O ma fille bien-aimée ! Elle est peut-être morte maintenant ! peut-être aussi est-elle encore victime d'un profond chagrin et de grandes souffrances. O ma *Carmela*, où es-tu ? Ah ! s'il était donné à ton père de te voir au chevet de son lit, qu'il mourrait heureux !.....

Pendant qu'il parlait ainsi en versant des larmes amères, je me rappelai d'avoir rencontré à Malaga, dans un couvent où je donnais

les exercices de la retraite, une jeune religieuse que l'on appelait l'*orpheline* ; et son histoire, qu'elle me conta elle-même, me revint en même temps en mémoire. Elle avait été pensionnaire à l'Institut des jeunes filles nobles de Grenade dirigé par les Filles de St-Vincent. Les religieuses, voyant leur pupille seule en ce monde et attirée vers le cloître, obtinrent son admission dans la communauté où je la vis. La jeune orpheline y vécut très heureuse, affectionnée de toutes ses sœurs en religion ; et, grâce à sa vertu ainsi qu'aux belles qualités de son esprit, elle était devenue Maîtresse des novices. Elle s'appelait Sr Joseph de JÉSUS. Chaque jour, depuis vingt-six ans, elle priaît et pratiquait quelque mortification, afin d'obtenir de Dieu la grâce de connaître avant de mourir le sort de son père. Dans sa piété filiale elle ne se découragea jamais, toujours elle fortifiait son âme par le souvenir de la promesse de JÉSUS-CHRIST : "*Demandez et vous recevrez.*"

Mais je ne pouvais me rappeler le nom de son père qu'elle m'avait donné alors, ni même le nom de baptême qu'elle avait porté dans le monde. Soudain un éclair me traversa l'esprit.

— Votre fille — dis-je au vieillard — ne se nomme-t-elle pas Carmen R... F... de C... ?

Il pâlit et fixant sur moi des yeux pleins d'angoisse :

— La connaissez-vous ? — me demanda-t-il — ma fille vit-elle encore ? Est-elle heureuse ? Dites, dites-moi pour l'amour de Dieu.

Je lui contai comment je l'avais connue, combien elle était anxieuse de connaître la retraite de son père, que de larmes elle versait jour et nuit, et que de prières elle offrait au Seigneur pour obtenir le salut éternel de son père bien-aimé, etc...

Le vieillard m'écoutait comme stupéfait, pleurant tour à tour de joie et de peine. Enfin, poussant un profond soupir :

— Mon Père — dit-il en m'interrompant — si vous repassez en Espagne, portez-lui la bénédiction de son père mourant et demandez-lui pardon, de ma part, de l'avoir ainsi délaissée.

— Tout est pardonné — lui répondis-je — Sa prière de trente années ne le prouve-t-elle pas assez ? Mais je lui porterai votre bénédiction. Pour le moment, ne pensons plus à cela ; il faut vous préparer à recevoir le saint viatique.

Il se prépara et reçut la sainte communion dans les sentiments de la plus tendre piété. Il me demanda une médaille, une croix, quelque autre objet de piété. Or, je me souvins que j'avais dans ma malle une boîte de scapulaires, un présent de la communauté dont sa fille faisait partie. Je mandai aussitôt qu'on me l'apportât. Je l'ouvris en présence du vieillard et en tirai un scapulaire du Sacré-Cœur brodé avec art et auquel était attaché avec une épingle un papier où je lus ces mots : "Sœur Joseph de JÉSUS à son Père Directeur." Je

vis là une disposition manifeste de la Providence. Déchirant le dernier mot de l'inscription :

— Voici, dis-je au vieillard, en lui présentant le scapulaire — voici ce que Dieu et votre fille vous envoient.

Il reconnut l'écriture de sa fille. Ne se possédant plus de joie, tantôt il pressait sur son cœur ce don précieux de son enfant, tantôt il le portait à ses lèvres, sans pouvoir articuler une seule parole. Enfin, laissant libre cours aux divers sentiments dont son cœur débordait :

— O ma fille bien-aimée ! O Vierge des douleurs ! O Cœur de JÉSUS ! Pardon ! J'ai été si méchant !... Merci, mon Dieu ! je ne méritais pas cela ! O ma chère enfant, c'est toi qui m'as mérité ce bonheur par trente années de prières assidues pour ton indigne père !!

Comme il était sous le coup d'une émotion trop vive, je le calmai. Ini recommandai de remercier le Seigneur du bienfait reçu et de se disposer à bien mourir, puis je me retirai en lui promettant de revenir.

A la tombée de la nuit, on vint me prévenir de la part des Petites Sœurs que le *vieil Espagnol* était entré en agonie et désirait me voir, J'accourus aussitôt à ses côtés, et fus témoin de la mort la plus édifiante qu'il m'a jamais été donné de voir.

Il expira contrit, plein de confiance en Dieu, et en invoquant avec une filiale tendresse la Vierge MARIE. Il me fit une recommandation, une seule :

— Demandez à ma chère enfant de me pardonner et dites-lui que je suis mort en la bénissant.

Pour moi, touché par ce trait de piété dans une fille qui persévère trente années dans la prière pour l'auteur de ses jours, non moins touché en voyant s'accomplir en elle d'une façon si admirable ces paroles de JÉSUS-CHRIST : "*Demandez et vous recevrez,*" je résolus d'écrire cette relation et de lui donner pour titre ces paroles sacrées :

"*Demandez et vous recevrez.*"

[Traduit de l'espagnol du R. P. A. de Valencina.]

Montréal, 1^{er} décembre 1899.





Tous droits réservés.

Quéry, Montréal 1899.

**SON EXCELLENCE LE DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE,
MONSEIGNEUR FALCONIO**



LE DÉLÈGUÉ APOSTOLIQUE

AU CANADA

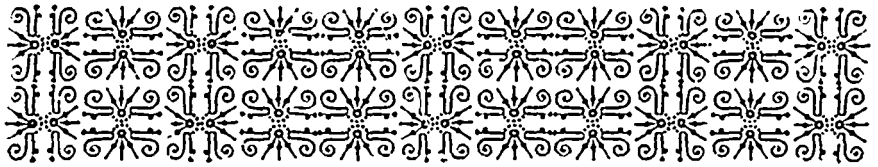


'ARRIVÉE au Canada de Son Excellence le délégué papal a été saluée par les catholiques avec bonheur. Personne ne l'ignore, c'est une délégation apostolique permanente du Saint-Siège que vient inaugurer parmi nous le distingué prélat. Partout sur son passage, à Québec, à Montréal, à Ottawa, à Vaileysfield et à St-Hyacinthe, Son Excellence a été l'ob-

jet d'ovations enthousiastes dont Elle a été profondément touchée et édifiée, car Elle a vu, dans ces manifestations de la foi populaire, une preuve éclatante de l'attachement filial des Canadiens au Souverain Pontife.

Monseigneur Falconio est né en Italie, le 20 septembre 1842. Il appartient à l'ordre des Frères Mineurs de Saint-François où il est entré en 1860. Après de brillantes études, il vint aux États-Unis et fut ordonné prêtre en 1866, à Buffalo. Il résida plusieurs années, à deux reprises différentes, chez nos voisins où, comme en Italie, il exerça de hautes fonctions dans son Ordre. et fut chargé de quelques missions délicates dont il s'acquitta avec le plus grand honneur. En 1892, l'humble franciscain fut préconisé évêque de Lacedonia, en Italie, puis, en 1895, élevé aux sièges archiépiscopaux réunis d'Acerenza et Matera. En lui confiant sa haute mission parmi nous : " Dites aux Canadiens, lui dit le Saint Père en le bénissant, que je les aime et que je veux être aimé d'eux."

Daigue son Excellence, au commencement de la nouvelle année, recevoir, avec nos hommages les plus respectueux, nos vœux les plus sincères.



JÉSUS ENFANT



N délicieux objet s'offre à la piété des fidèles avec l'année qui commence. Le mois de janvier est consacré à honorer la sainte enfance de Notre-Seigneur. Encore toute pénétrée des douces et bienfaisantes émotions de la Noël, l'Église éprouve le besoin de prolonger ce temps d'allégresse ; pendant tout un mois elle invite ses enfants à venir s'agenouiller avec MARIE et Joseph au pied de la Crèche, et à nourrir leurs âmes de la contemplation de JÉSUS-Enfant.

Animés de l'esprit de l'Église, les fidèles adorateurs du divin Enfant voient s'éloigner avec regret ces fêtes du cœur remplies d'une suavité et d'un charme surnaturels ; ils voudraient bien eux aussi demeurer plus longtemps auprès de la Crèche, entendre encore les harmonies angéliques, et unir sans cesse leurs adorations à celles des Bergers et des Mages.

Elle est si belle et si attrayante, la dévotion à l'Enfant JÉSUS ; elle va si facilement, si promptement au cœur ! N'est-elle pas la dévotion chère aux anges ? Ils ont été les premiers à l'annoncer à la terre, ils l'ont célébrée à l'envi dans leurs concerts ; après MARIE et Joseph, et avant toute autre créature, ils ont été admis les premiers à contempler les traits divins de l'Emmanuel. Aucune autre dévotion ne s'approche davantage de la Très Sainte Vierge : l'Enfant JÉSUS et sa Mère sont inséparables ; la Noël est en même temps la fête de MARIE et celle de son divin Fils. MARIE a reçu ses premières caresses, elle a contemplé son premier sourire, elle a essuyé ses premières larmes, elle a guidé ses premiers pas. Son plus vif désir, son bonheur est de nous amener à connaître, aimer et imiter l'Enfant JÉSUS.



C'est d'ailleurs pour gagner les cœurs des hommes que le Verbe

s'est fait petit enfant ; voyant sa créature abaissée et humiliée, il a voulu se rapprocher d'elle, il s'est rapetissé et humilié jusqu'à devenir l'Enfant de l'étable de Bethléem. Pouvait-il choisir un moyen plus efficace de nous attirer à lui ? Quoi de plus aimable que l'enfance entourée de son auréole d'innocence, de candeur et d'humilité ! Ceux qu'elle n'a pas le don de charmer ont sans doute un vide au cœur : il leur manque quelque-une des qualités qui font l'ornement de cet âge.

Mais comme elle est plus charmante encore la Sainte Enfance de JÉSUS ! comme elle captive par ses divins attraits ! En JÉSUS tout est beau, bon, parfait ; en lui brillent de tout leur éclat les qualités propres au jeune âge : il est doux, il est aimant, il est la candeur et l'innocence dans leur perfection. Rien qui déplaît en JÉSUS ENFANT, aucun de ces petits défauts inhérents à notre nature déchue ; pas l'ombre de ce détestable et froid égoïsme, qui semble être le vice capital des petits enfants ; pas un mouvement d'humeur, ni la plus légère impatience.

« Quand je nomme JÉSUS, disait saint Bernard, je me représente « un enfant doux, humble, benin, sobre, chaste, miséricordieux, ne « se distinguant des autres que par sa sainteté, sa douceur et son hon- « nêteté. »

Tant de grâces réunies dans ce divin Enfant ne pouvaient manquer de séduire les âmes délicates. Aussi tout ce qu'il y a de plus éminent dans les arts s'est plu à célébrer ses charmes et sa beauté. Il semble que l'art chrétien ait reçu son inspiration d'en haut lorsqu'il s'est essayé à reproduire cet inimitable modèle. Sous l'impulsion de ce souffle sacré le pinceau des maîtres s'est spiritualisé et a produit des chefs-d'œuvre qui ont fait l'admiration des siècles. La vraie musique religieuse n'a jamais eu d'harmonies aussi douces, de mélodies aussi pieuses, aussi immatérielles que lorsqu'elle a chanté les louanges de JÉSUS-ENFANT.

Certes, le Verbe de Dieu ne pouvait se présenter à sa créature sous une forme plus aimable que celle qu'il a choisie ; il ne pouvait gagner plus facilement les cœurs des hommes, qu'en devenant l'Enfant-JÉSUS. Si son but n'est pas atteint, malheur à nous : nos cœurs sont endurcis.



Pourquoi JÉSUS a-t-il voulu naître petit enfant et croître graduellement comme nous, sinon pour nous donner en sa propre personne un modèle pour tous les âges de la vie ? Enfant, il se propose à l'imitation de l'enfance ; adolescent, il s'adresse au cœur de la jeunesse ; à tous il demande de croître avec lui en sagesse à mesure que se déroulent les années. Délicate tendresse de notre Sauveur ! Pour mieux atteindre les affections de l'enfant, pour toucher plus

sûrement sa jeune imagination, pour lui montrer avec plus d'efficacité le chemin du devoir, il se rend semblable à lui ; mais il possède de plus tout le charme et l'irrésistible attrait d'un Dieu-Enfant. Un enfant, dit Mgr Gay, ne fait peur à personne. On vient à lui sans peine, sans préambule, sans cérémonie d'aucune sorte ; on se rend tout de suite familier avec lui ; un sourire, une caresse, et vous avez gagné ses bonnes grâces et son amitié.

Voilà ce que désire JÉSUS-Enfant : gagner le cœur de l'enfance, se lier avec elle d'une amitié indissoluble.

On conçoit la bienfaisante influence que pareille union doit nécessairement avoir sur la formation morale de l'enfant. Elevé sous le regard ami de l'Enfant-JÉSUS, il s'habitue dès le jeune âge à le prendre pour modèle et à imiter ses vertus, il recherchera avant tout l'approbation et les éloges de son divin précepteur ; il craindra de lui déplaire et de mériter ses reproches ; il se demandera souvent : est-ce ainsi que faisait le petit JÉSUS ? aimait-il ce que j'aime, fuyait-il ce que je déteste ? mes goûts sont-ils les siens ?

Efforçons-nous donc de lui faire aimer et admirer l'Enfant-JÉSUS ; qu'il contemple en lui l'idéal de toute beauté et de toute bonté, un petit ami, un petit frère plein de tendresse, de prévenances, et du plus pur dévouement. Parlons à ses yeux en même temps qu'à son cœur : faisons lui admirer les images les plus gracieuses du petit JÉSUS lui souriant et lui tendant les bras. Que les parents se fassent un devoir de conduire chaque année leurs enfants au pied de la Crèche pour les lui consacrer.

Ces petites industries nous paraissent peut-être de peu d'importance, elles peuvent faire sourire les esprits forts et les blasés ; mais elles ne laissent pas d'avoir une influence considérable sur les premières idées de ces petits êtres à l'imagination si impressionnable. Les mères chrétiennes sauront féconder cette semence jetée dans une terre où l'ivraie n'a pas encore germé ; elles trouveront facilement dans leur foi et leur piété des explications qui pénétreront jusqu'au cœur de l'enfant, et lui feront comprendre et aimer ce petit JÉSUS fait enfant pour lui.

* * *

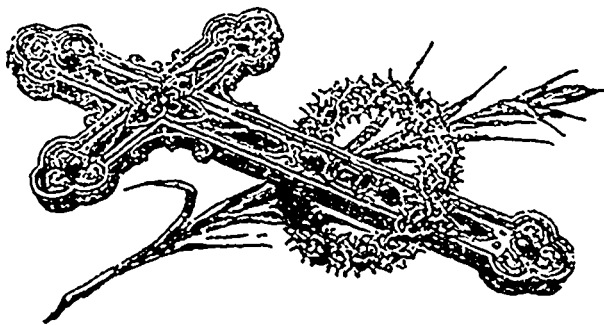
Celui-là seul sera un enfant vraiment chrétien et bien élevé, qui aura été formé à l'école de JÉSUS. Tout autre système d'éducation est condamné d'avance à faire faillite : l'expérience des siècles en est une preuve irrécusable. Il faut donc de toute nécessité entourer l'enfant d'une atmosphère chrétienne où tout lui parle de JÉSUS. Jamais nous ne ferons régner JÉSUS-CHRIST sur la famille et la société, si nous ne lui soumettons pas tout d'abord le cœur de l'enfance, si nous n'arrivons pas à la faire vivre de la vie de JÉSUS. " L'homme moral,

“ a dit J. de Maistre, est peut-être formé à dix ans, et s'il ne l'est pas sur les genoux de sa mère, c'est un grand malheur. Si une mère s'est fait un devoir d'imprimer sur le front de son enfant le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effleurera pas. Cet enfant pourra s'écarter un instant du bon chemin, mais il reviendra sûrement au point de départ.” En effet, les impressions du jeune âge sont ineffaçables. Funestes et délétères elles empoisonnent toute la vie, et seul un miracle de la grâce pourra les corriger ; salutaires et saintes, elles survivront à toutes les défaites, elles guériront les blessures de la vie, et mieux encore elles seront le phare lumineux qui guide le pilote et le sauve du naufrage en lui montrant l'écueil caché sous les flots.

Travaillons avec une nouvelle ardeur à la belle et sainte œuvre de l'éducation de l'enfance ; demandons à JÉSUS-Enfant d'être toujours son guide et son modèle, et disons-lui du fond du cœur : O divin Précepteur, conservez dans l'innocence ceux que vous nous avez confiés, “ *serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi* ” (Joan. XVII, 2) ; sanctifiez-les en vérité, “ *sanctifica eos in veritate* ” (ibid. 17) ; réglez sur leur cœur, réglez sur leur intelligence, sur leur imagination, sur toutes leurs facultés ; façonnez-les à votre image et à votre ressemblance, afin qu'ils réalisent l'idéal du vrai chrétien en devenant d'autres vous-même, “ *Christianus alter Christus.* ”

G. JEAN, S. J.

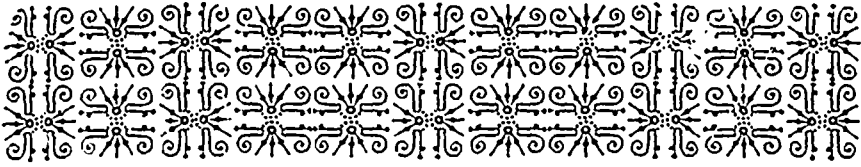
23 novembre, 1899.





THÉODORE WIBAUX

ZOUAVE ET JÉSUIE



THÉODORE WIBAUX

ZOUAVER ET JÉSUISTE



L y a peu de temps la Sacrée Congrégation des Rites, se faisant l'interprète des pensées et des sentiments de Léon XIII, insistait, dans une lettre aux évêques, sur le développement à donner au culte du Sacré Cœur de Jésus. Tous, sans doute, mais spécialement les jeunes étudiants des collèges et des universités y étaient exhortés à rendre par tous les moyens possibles le culte dû au divin Cœur. " La parole ne peut dire à quel point de telles pratiques de piété sont utiles à la jeunesse elle-même. Il est impossible que la contem-

plation constante du divin Cœur ainsi que la connaissance plus intime de ses perfections et de son ineffable amour, ne brise pas l'élan des passions impétueuses et ne constitue pas un aiguillon dans la recherche de la vertu."

C'est animé du même esprit qui dicta cette lettre admirable, que je vous offre, jeunes gens, une courte biographie de Théodore Wibaux, le zouave-jésuite. C'est un homme qui a vécu votre vie, qui a connu vos combats, vos peines et vos joies, et qui partout dans ses actes et dans ses paroles s'est montré un fidèle soldat du Cœur de Jésus. Puissent ses exemples fructifier et produire des fruits abondants de zèle et de vertus !

.

Théodore Wibaux vit le jour à Roubaix, le treize février mil huit cent quarante-neuf. Ses parents, foncièrement

chrétiens, ne ménagèrent rien pour faire de ce fils de prédilection un généreux enfant du Sacré-Cœur et un intrépide chevalier de la Reine des cieux. Les vieilles traditions étaient en honneur à leur foyer. C'est là que Théodore puisa cette tendre plété, cette mâle énergie qui caractérisa toute sa vie.

Cet excellent cœur avait ses défauts. Qui n'en a point?... Il était volontaire et impérieux. "Moi, je serai empereur ou pape pour pouvoir faire comme je voudrai!" s'écriait-il un jour. Son esprit taquin le poussa plus d'une fois à jouer de mauvais tours à ses frères et à ses sœurs. Mais sa mère veillait sur lui, elle le réprimandait vertement, et au besoin ne lui ménageait pas une maternelle correction. Que voulez-vous, n'est-ce pas par la taille et l'émondage que l'on redresse le sauvageau pour en faire un arbre grand et fier, chargé de fruits savoureux?

A sept ans il entra avec son frère Joseph au collège ecclésiastique de Roubaix. Il y séjourna huit ans, cueillant plus d'une palme à la fin de l'année, remportant plus d'un prix. C'était le boute-en-train de sa classe. Puis joignant à un cœur d'or une plété profonde et un grand amour de l'étude, jugez combien "le grand Todore," comme disait la gent écolière, était aimé et respecté de tous ses condisciples.

Lorsqu'il eut quinze ans, son père le mit en pension au collège de Marcq, près de Lille. Membre de la Congrégation de la Sainte Vierge et de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, là comme à Roubaix, malgré ses espiègleries, il sut rester bon collégien, et bon sans respect humain. Plus d'un de ses anciens camarades se rappelle encore le chapelet et "la grosse croix de Théodore" que ce dernier se passait au cou avant de s'endormir. En rhétorique il remporta le prix d'honneur. Comme il présentait à sa mère la médaille d'or, cette pleuse dame, craignant que l'orgueil ne vint à s'infiltrer dans le cœur de son fils, lui dit à l'oreille en l'embrassant: "Remercie le bon Dieu." "C'est déjà fait," répondit-il. Précieuse chose que de savoir allier la modestie au succès.

L'année suivante il commença le cours supérieur de rhétorique au même collège. C'était en mil huit cent soixante-six, à la veille du jour où le drapeau français n'ombrageait plus le Vatican. De toutes parts, du cœur des catholiques jaillissaient des cris d'indignation contre les injustes oppresseurs du Saint-Siège. Ces cris trouvaient dans le cœur de Théodore un singulier écho. Quels grands et nobles cœurs que ces francs chevaliers du Pape ! C'en est fait, ... lui aussi sera zouave. "Toi zouave du Pape?... tu n'y songes pas, reprend son père. Toi qui ne ne sais rien te refuser ni rien souffrir ? toi, si difficile pour la nourriture, qui ne peux dormir si ton lit n'est pas à ta guise, qui ne saurais te priver même d'un cigare ? Mon cher Théodore, commence d'abord par te vaincre. Montre-moi pendant toute cette année que tu es capable de faire ce qui est pénible à la nature. Tu n'aimes pas les mathématiques, il faut t'y appliquer ; tu es plein de défauts, corrige-toi. Alors je croirai que tu peux supporter les ennuis et les fatigues de la vie militaire."

C'était une rude perspective pour le jeune Wibaux que de rompre ainsi en visière avec ses défauts uniques, ses antipathies, ses goûts. Bah ? qu'importe !... Il veut devenir zouave. Qui veut, peut, dit le proverbe ; et ce jeune homme, énergique et fort, saura bientôt mâter tous les ennemis du dedans pour être digne un jour de combattre sous Charette, de Souls, et plus tard sous Ignace de Loyola. "Que l'amour de Dieu, de l'Eglise, de Pie IX, que le désir de souffrir en vue du ciel et de tomber martyr soient mes seules inspirations !"

Louis Veuillot l'appelait "mon petit frère" et peu après lui écrivait : "...si j'étais sûr qu'il vous restât une heure, le temps de vous ranger sur le seuil du Vatican et de mourir, je vous dirais : partez, n'attendez pas même un dernier baiser de votre mère."

Et Théodore partit. Fort de l'autorisation paternelle, confiant en la générosité du divin Cœur, le voilà bravement

en route pour la ville éternelle. " Dieu, écrivait-il, continuera son œuvre jusqu'au bout."

* * *

Il y a un apprentissage à tout. Théodore sentit bientôt combien dur et pénible est celui de la vie militaire. La chambrée, l'exercice, l'inspection, la corvée : quel beau rêve que celui des recrues. " La caserne produit une étrange impression, écrivait-il à sa mère, surtout au pauvre conscrit qui sort d'une belle petite chambre embellie par les soins d'une mère... Ma position ne serait pas tenable si je n'avais devant les yeux les promesses du ciel. Allons, chers parents, je veux rester chaste, je veux être fort, courageux, digne de vous, ... et au fond du cœur je m'écrie toujours : merci, mon Dieu, de m'avoir choisi pour le défenseur de la bonne cause !"

On devient zouave, mais on reste toujours homme, la nature humaine ne change point. A la caserne plus que partout ailleurs il est facile de s'en apercevoir. Il y règne un souffle d'indépendance, de liberté, de jouissance, qui bien souvent, hélas, conduit à un abîme de maux. Mais la prière et l'Eucharistie sont la force du soldat chrétien. Théodore le savait bien. Il priait et demandait instamment qu'on priât pour lui. " Partout et en toute chose je cherche Dieu. Prie pour ton enfant, écrivait-il à sa mère, fais prier pour lui, afin que si Dieu le réclame ; il trouve en lui une victime chaste et agréable." Qu'il était heureux de pouvoir lui dire : " Comme présent de fête je t'apporte un cœur pur et pieux, avec la promesse de rester toujours ce que je suis maintenant !"

A la caserne on l'appelait volontiers " le saint jeune homme." Il était aimé et respecté de tous ses camarades. Qui, en effet, aurait pu concevoir la moindre antipathie pour une âme si pure, si franche, si ingénue, qui ne connaissait d'autre amour au cœur que celui de Dieu, du Pape et de sa mère ?

Pendant la campagne, le choléra éclate à Albano, et les zouaves de partir aussitôt joyeux et empressés pour porter secours aux moribonds. Wibaux ne demandait pas mieux. Voyez-le à l'œuvre, au chevet d'un mourant. Il a passé sur son uniforme le tablier blanc d'une bonne sœur. Le front serein, le sourire aux lèvres, il déshabille, frictionne, nourrit ce pauvre cholérique, et le console en lui montrant son crucifix. On dirait qu'il n'a jamais fait autre chose toute sa vie. Et cela, Wibaux l'a fait cent fois. Il regarde autour de lui, il voit ses compagnons emportés par les cas foudroyants. Va-t-il faiblir?... Va-t-il céder?... Lui, jamais ! Il a trop de cœur, trop d'héroïsme pour faire un pas en arrière.

C'est à Mentana qu'il fit ses premières armes. Inutile de dire qu'il s'y conduisit en héros. Le matin il avait reçu le pain des martyrs ; puis, après avoir renouvelé le sacrifice de sa patrie, de sa famille et de sa vie, sus à l'ennemi. La bataille fut terrible. Les Garibaldiens étaient dix mille, les zouaves une poignée. Mais quels zouaves ! C'était merveille de les voir dans la boue, sous une pluie torrentielle, escaladant les murailles, franchissant ruisseaux et ravins. Vraiment les preux de Charlemagne ne se sont pas plus vaillamment battus ! Aux côtés de Théodore, deux de ses amis tombent frappés par les balles ennemies. Il ne sourcille point, son ardeur redouble, et c'est au cri de "vive Pie IX" qu'il continue à poursuivre les Piémontais.

A Brau, à Patay, à Loigny il se montra toujours le même. Brave, pieux, intrépide, il sera l'idéal du soldat chrétien. Mais ce noble cœur allait bientôt briller sur d'autres champs bien plus dignes de sa vaillance. Après une longue période de la vie monotone de garnison, Théodore apprend, la mort dans l'âme, que le régiment était licencié. Le treize août mil huit cent soixante-et-onze, les zouaves assistèrent encore une fois à la messe militaire, et ce fut aux cris de "Vive la France ! vive Pie Pie IX !" que ces braves se dirent adieu. Triste et navré, Théodore prit aussitôt le chemin de Roubaix.



Voici notre zouave de retour au milieu des siens. Cet intérieur charmant, cette vie de famille qu'il a tant goûtée autrefois, il ne peut plus la supporter. Un grand vide se fait dans son cœur ; il est triste, il s'ennuie. Mais cette lassitude et ce dégoût sont l'effet de la grâce qui commence à travailler en lui. Il devra fixer sa carrière, et deux routes s'ouvrent devant lui : "ou le service militaire forcé, ou le remplacement et le choix d'une vocation quelconque. Dans le premier cas j'accepterai résolument la pilule, et reviendrai aux corvées et aux ennuis de simple soldat, plus heureux de ce simple grade que de tout autre. Dans le second cas, j'appellerai sur moi les lumières de Dieu par une bonne retraite." N'est-ce pas ce que doit faire tout jeune homme avant de décider quelle carrière il embrassera ? Car ce n'est qu'au milieu de la solitude et de la prière que le divin Maître parle au cœur et dévoile à l'âme fidèle le secret de son avenir.

Théodore prend le chemin de Saint-Acheul. C'est là, au noviciat des Jésuites, qu'il va frapper et mettre son âme sous la direction d'un guide éclairé. Il est certain qu'il lui faudra agir coûte que coûte, tailler dans le vif du cœur, et jeter aux quatre vents du ciel toutes les inutilités qui ont fait ses délices jusqu'ici. Mais l'âme de Théodore est née pour le dévouement et le sacrifice ; et un grand cœur, on le sait, ne souffre pas la médiocrité.

Le jour de son élection arrivé, c'est dans le calme le plus profond qu'il choisit d'entrer dans un ordre religieux. Dominé uniquement par le désir de connaître les desseins de Dieu sur lui, il avait reconnu que le Maître voulait qu'il le servit d'une façon plus parfaite. C'est décidé, il sera Jésuite. Il aura bien des luttes, des hésitations, des combats. Sa volonté reculera bien un instant devant la grandeur du sacrifice. Mais Satan et la chair seront vaincus par ce jeune homme d'énergie, et il répondra fidèle à l'appel de son Dieu.

Voici Théodore au noviciat. Ah ! ce ne sont plus les balles des Bersagliers qu'il va dorénavant braver. C'est le martyre quotidien de la vie religieuse qu'il supportera avec patience avec amour, trop heureux de souffrir pour celui qui a daigné l'appeler à une vocation si auguste. Pleureux, obéissant, fidèle au règlement, il fut en tous points ce que l'on appelle un novice fervent. Comme par le passé il garda une tendre et profonde dévotion à MARIE. Dans son langage franc et naïf il disait : " Je suis tout à fait décidé à m'accrocher, jusqu'à la dernière extrémité, au pan de la robe de MARIE qui ne me lâchera pas. Tout en me tenant d'une main, elle me donne de l'autre de maternelles caresses comme pour m'apprivoiser de plus en plus au service de son très cher Fils... Oh ! je l'aime bien la Sainte-Vierge, et je veux la faire aimer. Quand je ne vois plus, quand tout semble perdu, que je doute affreusement de moi-même et des autres, elle est toujours là qui brille ; lors même que je ne peux plus prier, je trouve toujours quelque chose à lui dire." Il avait toujours le rosaire à la main ; et plus tard, au collège, maintes fois les élèves l'appelaient " le grand Père qui dit toujours son chapelet."

Théodore était tout amour pour le Sacré-Cœur de JÉSUS. Tristesses, prières, ennui, lassitude, il déposait tout dans la plaie de ce Cœur adorable. Il brûlait d'un désir ardent de propager par toute la terre cette admirable dévotion. " Ne manquez pas de vous faire les apôtres de cette belle dévotion, disait-il à sa famille. N'eût-on fait qu'introduire dans une famille pauvre l'image du Cœur de JÉSUS, c'est déjà beaucoup..... Il se montre si généreux que c'est un vrai plaisir de lui donner quelque chose, avec un centime on gagne des billets de mille francs. Ces centimes sont les petits sacrifices de la vie pratique acceptés par amour pour lui."

Professeur au collège de Notre-Dame à Boulogne, tout son bonheur était d'inspirer à ses élèves l'amour de ce divin Cœur. Il ne cessait de les exhorter à la communion répa-

ratrice du premier vendredi du mois, et l'on sait combien son éloquence persuasive les entraînait. "Je n'ai jamais vu mieux réalisé qu'en lui le type de Professeur-Apôtre suivant l'esprit de la Compagnie," disait un de ses supérieurs. Ce dévot serviteur du Sacré-Cœur allait bientôt recevoir la récompense de son zèle et de sa vertu.

En octobre mil huit cent quatre-vingt ses supérieurs l'envoyèrent à Jersey pour y étudier la théologie. Une longue perspective de quatre années d'études se déroulait devant lui. "Priez, écrivait-il, pour que de cette lente et laborieuse formation il sorte un prêtre selon le cœur de Dieu." Hélas ! il ne devait jamais avoir le bonheur de monter à l'autel et d'y offrir l'Agneau sans tache pour le salut de l'Eglise et de la France. Le Très-Haut allait bientôt ravir à la terre cette fleur toute parfumée d'innocence et de plété pour en embaumer les parterres de la céleste Jérusalem.

Vers la fin de mai mil huit cent quatre-vingt-deux, Théodore dut s'allier : une grave maladie d'entrailles venait de se déclarer. Elle fit bientôt d'effrayants progrès. Malgré ses douleurs atroces et continuelles, pas une plainte, pas un soupir, pas un cri de découragement. Il recommandait vivement au Sacré-Cœur, à la T. S. Vierge et à ses saints patrons, son grand voyage vers l'éternité. Enfin le matin du dix juin, après avoir reçu une dernière fois la sainte communion en viatique, sa belle âme s'envola vers son Créateur, au milieu du deuil et de l'affliction générale. C'était un samedi, jour consacré à la Reine des cieux.

Le jour même où sa famille reçut la nouvelle de sa mort, son frère Léon revenait de Jérusalem porteur d'une lettre que Théodore lui avait donnée pour qu'elle fût déposée quelques instants sur le lieu du Calvaire. Léon la remit à sa mère, et entre autres paroles elle lut : "Théodore confie sa famille au Cœur de JÉSUS et la lui consacre tout entière... Sur ce mont du Calvaire je fais le sacrifice de ma vie au Sacré-Cœur, je l'offre pour la France, l'Eglise, la Compagnie, ... pour la canonisation de Pie IX, pour le régiment, Charette, le Pape régnant et pour tous les miens.

“ A ma Mère,

“ Vous qui avez assisté et consolé JÉSUS mourant, assistez-moi, consolez-moi à mes derniers moments, et faites que je meure dans le Cœur de JÉSUS.

“ THÉODORE,

“ enfant du Sacré Cœur pour l'éternité.”

Dans sa simplicité d'enfant, dit un de ses biographes, il joignait à ce testament admirable les lettres R. S. V. P. La réponse ne se fit pas attendre : JÉSUS et MARIE la lui donnèrent de vive voix en Paradis.

P. DE MANGHEERE, S. J.



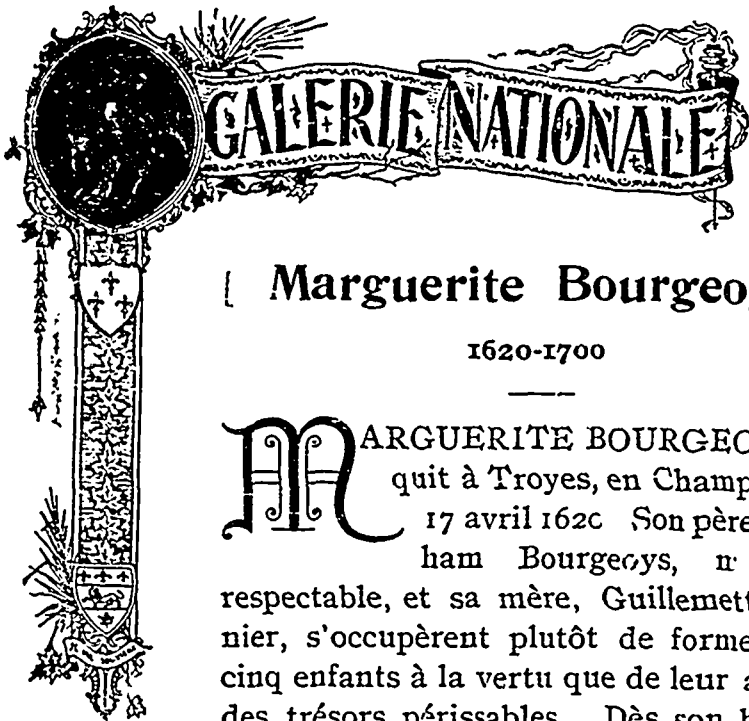
TRÉSOR DU CŒUR DE JÉSUS

SOMME GÉNÉRALE DES ŒUVRES OFFERTES LE MOIS DERNIER

Actes de charité	175,071	Lectures de piété	63,304
Actes de mortification.	177,473	Messes célébrées	207
Chapelets	264,249	Messes entendues.	102,461
Chemins de Croix	34,494	Œuvres de zèle.	51,949
Communions sacramen- telles.	34,282	Œuvres diverses	240,594
Communions spirituelles.	263,703	Prières diverses.	564,537
Examens de conscience	62,381	Souffrances ou afflictions.	59,202
Heures de silence.	252,531	Victoires sur ses défauts.	115,272
Heures de récréation	137,457	Visites au S. Sacrement.	128,950
Heures de travail.	333,211		
Heures saintes.	9,588	SOMME GÉNÉRALE	3,070,916



LA VÉNÉRABLE MÈRE BOURGEOYS FONDATRICE
DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME DE
MONTREAL, NÉE A TROYES EN CHAMPAGNE
LE 17 AVRIL 1620, DÉCÉDÉE A MONTREAL LE
12 JANVIER 1700.



[Marguerite Bourgeoys

1620-1700

MARGUERITE BOURGEOYS naquit à Troyes, en Champagne le 17 avril 1620. Son père, Abraham Bourgeoys, marchand respectable, et sa mère, Guillemette Garnier, s'occupèrent plutôt de former leurs cinq enfants à la vertu que de leur amasser des trésors périssables. Dès son bas âge, Marguerite prenait plaisir à assembler les

petites filles pour travailler ensemble à gagner leur vie. Cette disposition d'esprit était l'indice d'une vocation qui devait se déclarer plus tard et lui faire accomplir une œuvre sublime.

A vingt ans et demi, cette jeune fille vertueuse entra comme externe dans la Congrégation de Notre-Dame, fondée par Pierre Fourier, et elle y fit briller tant de perfection dans sa conduite qu'elle fut élue préfète, charge qu'elle occupa jusqu'à son départ pour le Canada. Ce fut durant cet intervalle que Marguerite Bourgeoys, étant un jour prosternée devant le Saint Sacrement, aperçut à la place de l'hostie sainte un enfant d'une beauté céleste. Cette apparition imprima dans son cœur le goût des choses divines en la détachant de la terre.

Quelque temps après, alors qu'elle se sentait disposée à partir pour le Canada, elle eut une apparition qui devait décider du sort de sa vie. "Un matin, dit-elle, étant bien éveillée, je vois devant moi une grande dame, vêtue d'une

robe comme de serge blanche, qui me dit : *Va, je ne t'abandonnerai point* ; et je connus que c'était la Sainte Vierge, quoique je ne visse point son visage ; ce qui me rassura pour ce voyage et me donna beaucoup de courage ; et même je ne trouvai plus rien de difficile, quoique pourtant je craignisse les illusions." Le 20 juillet 1653, elle quittait Saint-Nazaire sur le vaisseau qui devait l'amener à Québec. C'est alors qu'elle lia connaissance avec Mlle Mance, et que fut scellée entre ces deux âmes privilégiées une sainte amitié. Toutes deux devaient travailler au bien être moral et même matériel de leur ville d'adoption, mais par des modes différents, toujours sous l'œil de Dieu et de sa très sainte Mère.

L'histoire de la fondation du couvent de Notre-Dame de Villemarie peut se résumer en deux mots : héroïsme et pauvreté évangélique. La Vénérable Marguerite Bourgeoys bâtit un couvent, sans autres ressources que son espoir en Dieu et la charité du prochain. Lorsqu'il s'agit de construire une église, elle la construit à l'aide des mêmes moyens. La ville de Québec et certains curés de campagne lui demandent de fonder chez eux des succursales de la maison-mère : la généreuse fondatrice se rend sur les lieux, examine, discute et finit par se rendre à leurs légitimes désirs. Bientôt le Canada tout entier ressentira les doux effets de ces fondations ; les jeunes filles formées à ces écoles de vertus deviendront d'excellentes mères de familles ou des religieuses modèles. C'est ainsi que se sont élevés tour à tour, et du vivant de la Bienheureuse, les couvents de Sainte-Famille, en l'île d'Orléans, de la Pointe-aux-Trembles, près Montréal, et quelques années plus tard, ceux de Boucherville, de Laprairie, de la Pointe-aux-Trembles, près Québec, de la ville de Québec, etc.

Les vocations se multiplient à mesure que les succursales surgissent. Aujourd'hui mille religieuses de la Congrégation constituent la couronne de cette fille héroïque qui embauma la colonie du parfum de ses vertus pendant un demi siècle.

Les principales vertus de Marguerite Bourgeoys furent sa chasteté, sa mortification, son humilité, sa charité, sa résignation à la volonté de Dieu. Elle aima la chasteté dès son jeune âge. Partout cette vertu des âmes prédestinées brilla en elle. Ce fut surtout au cours de ses fréquentes traversées de l'océan qu'elle sut montrer jusqu'à quel point elle était pure. Tous les marins et passagers subissaient son ascendant et la respectaient.

La mortification fut l'un des grands caractères de son âme. Elle ne semblait vivre que pour tenir son corps sous la dépendance de son esprit. Sa nourriture était des plus simples : qu'elle mangeât chaud ou froid, peu lui importait. De l'eau pure constituait son breuvage. Elle couchait sur la dure, un quartier de bois sous la tête, sans que, durant l'hiver, on chauffât sa chambre. Et les disciplines, les haïres, les ceintures hérissées de pointes de fer, entraient dans sa vie journalière. Dans ses voyages elle couchait sur des cordages, ne buvait souvent que de l'eau corrompue, dans une misérable tasse de cuir qu'elle portait sur elle. Si l'évêque de Québec l'appelait, elle partait à pied de Montréal, en plein cœur d'hiver, mendiait son logement et sa nourriture le long de la côte nord, ayant en outre à souffrir du froid et des intempéries hivernales. "Je ne veux ni biens, ni honneurs, ni plaisirs, disait-elle, mais seulement le bien de ma communauté."

Combien grande fut sa résignation à la volonté de Dieu ? L'église de Bonsecours doit être bâtie : tout est décidé, les plans sont terminés, un bienfaiteur inconnu a fourni une partie des fonds. Mais voilà que les supérieurs lui enjoignent de tout suspendre ; elle obéit sans se plaindre ni murmurer. Pendant plusieurs années l'Évêque refuse d'approuver les règles de son couvent, que l'on considère marquées au coin de la plus grande sagesse ; la bonne Sœur se tait et se conforme. Un incendie ruineux lui enlève d'un seul coup sa maison et son mobilier ; sa résignation est toujours la même. Pendant longtemps elle se croit réprouvée de Dieu,

tant son âme est dans l'agitation. Rien ne peut la calmer, ni la prière, ni la communion fréquente, ni les sages conseils d'un directeur éclairé ; sa résignation ne se dément pas.

L'humilité de la servante de Dieu fut à la hauteur de ses autres vertus. Après avoir fondé son couvent, et l'avoir établi d'après des règles solides ; après avoir formé des sœurs suivant la lettre et l'esprit de ces règles ; après avoir édifié tout le Canada par ses vertus ; après l'avoir enrichi du fruit de ses travaux, elle ne désire plus rien que d'être la plus humble parmi ses compagnes ; toute charge lui répugne, parce qu'elle ne se connaît plus d'autre besoin que d'obéir et de pratiquer la sainte vertu d'humilité. Les dernières années de sa vie la retrouvent aussi simple et aussi humble qu'au début de sa carrière.

La charité, cette reine des vertus, Marguerite Bourgeoys la pratiqua jusqu'à l'héroïsme. Jeune encore, elle avait eu le courage d'ensevelir son père de ses propres mains. La sépulture des pauvres devient ensuite son œuvre de prédilection. Elle aperçoit des libertins qui ravissent une enfant ; elle court la leur arracher, un crucifix à la main. Un soldat est transi de froid, elle lui apporte son matelas et des couvertures, et il ne lui reste rien pour se reposer durant la nuit. Une de ses compagnes agonise : elle fait à Dieu cette prière : " Que ne me prenez-vous, ô mon Dieu, moi, inutile à la maison, plutôt que cette sœur qui peut encore lui rendre de grands services." Dieu accepte son sacrifice, le même jour la malade prend du mieux, et puis elle guérit. Mais Marguerite Bourgeoys est aussitôt frappée et meurt au bout de quelques jours.

La Vénérable eut toujours une profonde dévotion à MARIE, et ce fut, sans doute, grâce à sa protection, qu'elle parvint à une si haute vertu. Elle s'était consacrée à la Vierge sainte dès son enfance, lui offrait toutes ses actions et ne respirait que pour elle. Elle vient en Canada demeurer dans une ville qui s'appelle Marie ; sa congrégation porte aussi le nom de Marie ; ses meubles, ses maisons, ses sœurs

portent les livrées de Marie. Elle choisit MARIE comme la supérieure perpétuelle de son institut.

De son côté, la Mère de Dieu lui prodigue ses plus abondantes faveurs ; elle la protège partout, suivant la promesse qu'elle lui en avait faite, et cette protection visible n'a pas cessé depuis deux cents ans. Elle a pris quelquefois un caractère si merveilleux, que l'on se demande vraiment s'il n'y a pas exagération dans les récits qui nous sont restés.

M. Ransonet, auteur d'une vie de la Sœur Bourgeoys, rapporte qu'un jour la sœur chargée de la boulangerie se voyant réduite à n'avoir plus qu'un minot de farine, et jugeant qu'avec une si petite quantité il était inutile de faire du pain, Marguerite Bourgeoys lui dit d'aller à sa besogne, et lui promit que Dieu y pourvoirait. Sur cette assurance, la sœur va se mettre à l'ouvrage ; et, à son grand étonnement, elle voit la farine augmenter à vue d'œil dans le pétrin, en sorte que cet unique minot donna autant de pain que cinq minots avaient coutume d'en produire.

Un prodige de longue durée, et dont toute la communauté fut témoin, c'était de voir qu'on retirât du grenier plus de blé qu'on y en mettait. Une année, entre autres, où le prix du blé était excessif, la sœur dépositaire n'ayant pu en acheter que pour un mois, cette quantité suffit néanmoins pour nourrir la communauté pendant quatre mois consécutifs, prodige attribué aux mérites de la Sœur Bourgeoys, qui allait chaque jour prier auprès de ce monceau de blé.

Une personne digne de foi, écrit encore M. Ransonet, disait qu'une année, alors que le vin manquait partout dans le pays, le couvent de la Congrégation en fournissait au Séminaire pour les messes et aux malades de la ville.

Parvenue à l'âge avancé de 79 ans, la Vénérable Marguerite Bourgeoys ne songeait plus qu'à l'éternité et à la mort qui ne pouvait tarder. Elle envisageait ce moment d'un œil serein, comme tous ceux qui n'ont vécu que pour Dieu. Sa dernière maladie, qui dura douze jours,

fut un acte continuel de résignation à la volonté de Dieu. Ses souffrances ne l'empêchaient pas de chanter des cantiques de louange à son Créateur. Enfin, elle s'endormit dans le Seigneur le 12 janvier 1700, la 47^e année depuis son arrivée à Villemarie.

Son corps fut exposé dans l'église des Sœurs. La foule ne cessa pas de se rendre auprès de cette sainte dépouille : chacun voulait avoir quelques reliques d'une personne si justement vénérée. Le 13 janvier eut lieu l'inhumation ; les obsèques furent célébrées à la paroisse. M. le chevalier de Callière, gouverneur-général du Canada, M. de Vaudreuil, gouverneur particulier de Montréal, et toutes les personnes de distinction se firent un devoir d'y assister. M. Dollier de Casson, alors âgé de 80 ans, prononça l'oraison funèbre de la défunte. M. René de Breslay, curé de la paroisse, fit l'inhumation du corps, qui fut déposé dans la chapelle de l'Enfant-Jésus.

Un ecclésiastique de Montréal écrivait ce jour-là à l'un de ses amis une lettre dans laquelle nous trouvons le passage suivant : " Il n'y a jamais eu tant de prêtres ni tant " de religieuses dans l'église de Montréal, qu'il en est venu " ce matin aux obsèques de la Sœur Bourgeoys ; 'e concours " du peuple a été extraordinaire ; et si les saints se cano- " nisaient comme autrefois, on dirait demain la messe de " sainte Marguerite du Canada."

M. Dollier de Casson fit mettre sur le cercueil l'épithaphe suivante, gravée sur une table de cuivre :

" Cy GIST vénérab'le Sœur Marguerite Bourgeoys, institutrice, fondatrice et première supérieure des filles de la Congrégation de Notre-Dame, établies en l'île de Montréal, pour l'instruction des filles, tant dans la ville qu'à la campagne, décédée le douzième janvier 1700. Priez Dieu pour le repos de son âme."

Le cœur de la défunte fut renfermé dans une boîte en plomb, et placé, un mois plus tard, dans une niche creusée dans le mur de l'église de la Congrégation. On ferma

l'entrée de cette niche par une plaque de plomb, en attendant qu'on en mit une autre de cuivre revêtue de l'inscription suivante :

Le cœur que couvre cette pierre,
 Ennemi de la chair, détaché de la terre,
 N'eut point d'autre trésor qu'un essaim précieux
 De vierges que son zèle assembla dans ces lieux.

Cette fille étonnante méritait plus qu'un éloge aussi imparfait. Mais nous en savons assez maintenant sur son compte, pour comprendre qu'elle a été l'un des plus beaux ornements de la colonie. Il ne nous reste plus qu'à attendre l'heureuse issue du procès qui s'instruit à Rome au sujet de sa canonisation. Daigue le Ciel hâter une conclusion qui nous serait si chère !

N.-E. DIONNE.

MGR BOURGET

LE centenaire de Mgr Bourget a été marqué dans la ville de Montréal, plus spécialement, par toute une série de solennelles et touchantes manifestations.

Nous n'avons pas à retenir sur la magnifique lettre pastorale dans laquelle Mgr l'archevêque, après avoir éloquentement esquissé les grandes œuvres fondées par Mgr Bourget, rendait un si bel hommage à la mémoire vénérée et aux sublimes vertus du saint prélat.

Nos lecteurs savent aussi qu'à l'occasion de ce centenaire, un comité s'est formé pour l'érection d'une statue destinée à perpétuer, dans les générations futures, le souvenir de celui que ses contemporains appelaient déjà un saint Vincent de Paul, un saint Charles Borromée.

Disons seulement que les membres de ce comité se sont mis au travail avec le plus grand zèle, et que le succès promet de couronner leurs louables efforts. On annonçait ces jours derniers l'arrivée à Montréal de la maquette préparée à Paris par notre éminent artiste canadien, M. Hébert.

Espérons que la générosité des souscriptions et la grandeur du monument projeté feront honneur à nos sentiments de filiale reconnaissance.

Dans ce mouvement, nos communautés religieuses, comme toujours, se sont distinguées.

Non seulement, elles ont tenues à s'inscrire en tête de la liste des souscripteurs ; mais elles ont organisé de belles fêtes. Il convient de citer entre autres les Sœurs de la Providence et les RR. PP. Jésuites.

La séance littéraire et musicale par laquelle les élèves de rhétorique du Collège Sainte-Marie ont célébré le centième anniversaire de la naissance de Mgr Bourget, mérite une mention spéciale.

Nous la signalons d'autant plus volontiers que, sans vouloir en aucune façon médire des pièces de théâtre jouées dans nos collèges, nous nous sentons plutôt incliné vers les soirées du genre de celle-ci.

Au reste, l'assistance qui était très nombreuse et composée de toutes les classes de la société y a pris le plus vif intérêt.

Il n'en pouvait être autrement, tant les élèves avaient mis de talent et d'habileté dans l'organisation de cette séance. Ils ont fait revivre de la manière la plus heureuse, la plus aimable, et même d'une façon très dramatique, l'admirable figure de Mgr Bourget, tout jeune enfant, écolier, prêtre, évêque.

Poésie lyrique, éloquence, drame, musique, délicate et fine satire de certains travers des temps actuels s'y fondaient dans un ensemble harmonieux et captivant.

Aussi bien les auteurs de cette jolie représentation ont-ils reçu de grands éloges de la part de NN. SS. Bruchési et Bégin qui, avec Mgr Duhamel, avaient voulu, en la circonstance, s'unir aux pères jésuites et à leurs élèves pour honorer le nom béni de Mgr Bourget.

(Semaine religieuse de Montréal.)



JÉSUS ENFANT

ANDANTE CANTABILE (♩ = 4).

F.-L. COMIRE, S. J.

Jé - sus en - fant, près de toi, dans l'é - ta - ble, Je viens pri -

p SOLO.

er et lou - er ta gran - deur, Les yeux fi -

p

xés sur ton front a - do - ra - ble, Jé - sus en -

fant, ah! sou - ris à mon cœur!

CHŒUR.

Jé - sus en - fant, mon doux Sau - veur,

p poco più lento.

A tes ge - noux je dé - po - se mon cœur,



A tes ge - noux je dé - po - se mon cœur.



— 2 —

Jésus enfant, par la nuit froide et dure,
Du haut des cieux tu descends parmi nous ;
Qu'autour de toi cette nuit soit plus pâre ;
Pour toi, Jésus, que le vent soit plus doux !

— 3 —

Jésus enfant, de ta bouche bénie
N'entends-je pas s'échapper un soupir?...
Ah ! dors plutôt dans la nuit assoupie :
Je viens t'aimer ; cesse, enfant, de gémir.

— 4 —

Jésus enfant, c'est pour moi que tu pleures ;
Ton doux amour accompagne mes pas,
Pour que du temps soient moins lentes les heures,
Et que plus doux soit, un jour, mon trépas.

— 5 —

Jésus enfant, de mon âme attendrie
En ce moment tu connais le désir :
En ton amour, seul trésor de ma vie,
Jésus enfant, je veux vivre et mourir.



PROJET D'UN PELERINAGE INTERNATIONAL

AU SANCTUAIRE DU CŒUR DE JÉSUS

A Paray-le-Monial, en 1900

Approuvé et béni par Sa Sainteté Léon XIII.



OUS attirons l'attention de nos lecteurs sur ce projet dont le "Messenger" de Toulouse parle en ces termes :

Les *Etudes* des PP. Jésuites publient, en tête du dernier numéro, une sorte d'appel que nous espérons voir se répandre, sous forme d'opuscule de propagande, dans les diverses parties du monde catholique. C'est le projet d'un pèlerinage international, pour

l'année 1900, à cette petite ville de Paray-le-Monial qui fut si exceptionnellement favorisée des révélations du Cœur sacré de Jésus.

La France, où des milliers d'hommes vont accourir l'année prochaine de toutes les parties de l'univers, y donnerait rendez vous à toutes les nations et s'y consacrerait avec elles à ce divin Cœur, renouvelant ainsi de la manière la plus solennelle la consécration ordonnée par S. S. Léon XIII en 1899. Celle-ci n'ayant pu se faire en beaucoup d'endroits avec l'éclat qu'elle aurait dû avoir, parce que l'on n'a pas eu le temps de s'y préparer, il en serait tout autrement en 1900 dans un pèlerinage arrêté depuis longtemps dans ce but. " Rien, en effet, remarque le P. Coubé, auteur de l'article que nous signalons, ne serait plus facile aux étrangers, qui préparent maintenant leur visite à l'Exposition, que de pousser un peu plus loin que Paris et de mettre Paray sur leur itinéraire." Il suffirait, pour cela, de " demander à quelques catholiques influents dans chaque pays de former un comité et de recruter des adhérents pour le pèlerinage."

Et qui ne voit quelle signification et quelle solennité cette cérémonie emprunterait à la réunion d'hommes venus des quatre vents du ciel? Ce ne seraient plus seulement les nations séparées qui se consacraient au Sacré-Cœur, ce seraient les nations réunies ensemble dans la personne de leurs représentants, au foyer même de la dévotion sublime. Quel moment émouvant que celui où Français, Belges,

Hollandais, Suisses, Espagnols, Portugais, Italiens, Anglais, Allemands, Autrichiens, Russes, Américains de toutes les Amériques, Australiens, Africains et Asiatiques, reconnaîtront, en se donnant au Cœur du CHRIST, sa royauté sociale, politique, universelle, sur eux, sur leurs compatriotes, sur leurs gouvernements, sur la terre entière !

Il s'agit donc de reprendre, pour la plus grande gloire du Sacré-Cœur, le magnifique mouvement qui, dans le mois de juin 1873, amena plus de 200,000 hommes à Paray-le-Monial ; d'autant que c'est bien l'univers entier que le Cœur de JÉSUS appelle au lieu même où il s'est manifesté pour toute l'Église et par suite pour l'humanité entière.

Nous ferons ultérieurement connaître quelle suite pratique aura été donnée à " cette grande et belle idée, dont la portée morale, religieuse et sociale serait si considérable ; " mais nous avons tenu à être des premiers dans la presse religieuse à nous en faire l'écho, assurés que chacun de nos Associés voudra s'en faire l'apôtre.

Un peu plus loin nous lisons les lignes suivantes :

La direction générale de l'Apostolat de la Prière, désireuse de promouvoir selon ses moyens le pèlerinage international à Paray-le-Monial, dont il vient d'être question dans les pages précédentes, a fait humblement solliciter du Souverain Pontife une bénédiction spéciale pour une *Intention générale* à proposer, au mois de mars, à tous les associés de l'œuvre, en France et à l'étranger, sous ce titre : *Pèlerinage international au sanctuaire du Cœur de JÉSUS, à Paray-le-Monial, en 1900.*

Le R. P. Alexandre Gallerani, S. J., directeur de la *Civiltà cattolica*, nous écrit de Rome à ce sujet, en date du 13 novembre :

Ce matin, j'ai exposé votre requête au Saint-Père. Sa Sainteté a daigné l'accueillir très favorablement. De grand cœur Elle approuve et bénit le pèlerinage et l'Intention de l'Apostolat de la Prière à ce sujet.

Bien que cette *Intention générale* ne doive être exposée officiellement qu'au mois de mars 1900, nos associés n'attendent pas cette époque pour favoriser de tout leur pouvoir la réalisation d'un projet si propre à procurer la gloire et l'amour du Cœur de JÉSUS.



Agrégations récentes à l'Apostolat de la Prière

Les Directeurs locaux de ces centres ont le pouvoir d'agréger les fidèles à l'Archiconfrérie romaine du Sacré-Cœur, à condition qu'ils délivrent à chacun un billet d'admission et qu'ils nous envoient dans le cours de l'année les noms de ceux qu'ils auront agréés.

DIOCÈSE DE CHICAGO, ILL., E. U. : Eglise du Sacré-Cœur, à Goodrich, Ill.—Paroisse de Sainte-Anne, Ill.

DIOCÈSE DES GRANDS RAPIDES, MICH., E. U. : Sainte-Marie, à Manistee, Mich.

DIOCÈSE DE HARTFORD, CONN., E. U. : Saint-Thomas, à Voluntown, Conn.—Mission Sainte-Anne, à Glasgow, Conn.

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE, P. Q. : Le Couvent de la Présentation de Marie, à Saint-Hugues, P. Q.—Le Couvent de la Congrégation de Notre-Dame, à Sorel, P. Q.

DIOCÈSE DE KINGSTON, ONT. : Sainte-Marie, à Chesterville, Ont.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL, P. Q. : Le Pensionnat de Saint-Grégoire le Thaumaturge, à Montréal.

DIOCÈSE DE NICOLET, P. Q. : Saint-Aimé, à Kingsey Falls, P. Q.

DIOCÈSE DE PÉORIA, ILL., E. U. : Sainte-Marie, à Beaverville, Ill.

DIOCÈSE DE PETERBOROUGH, ONT. : Mission Indienne de Beauvillage Bay, Ont.

DIOCÈSE DE PROVIDENCE, R. I., E. U. : Saint-Jean-Baptiste, à Pawtucket, R. I.

DIOCÈSE DE QUÉBEC, P. Q. : Le Couvent des Sœurs de la Charité, à Deschambault, P. Q.

DIOCÈSE DE RIMOUSKI, P. Q. : Saint-Charles de Caplan, P. Q.

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD, P. Q. : La Cathédrale Sainte-Cécile, à Valleyfield, P. Q.

ACTIONS DE GRÂCES

28,055 demandes d'actions de grâces pour faveurs obtenues du Sacré-Cœur par les prières de l'Apostolat ont été faites aux Bureaux du Sacré-Cœur le mois dernier. Des rapports spéciaux de faveurs obtenues sur promesse de les faire publier dans le MESSAGER, nous ont été communiqués des centres suivants :

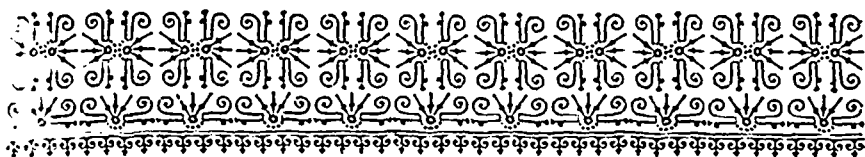
Chicago : une faveur particulière. *Lac Mégantic* : une conversion. *L'Islet* : deux personnes de cette paroisse ayant été guéries de maladies graves, après invocation au Vénérable Monseigneur de Laval, désirent témoigner publiquement leur reconnaissance et prier les

abonnés du MESSAGER de les aider à remercier le Seigneur. — C. B. Ptre, curé. *Midland* : une guérison. *Moncton* : une guérison. *Nominique* : une guérison. *Québec* : succès dans un examen pour la pratique du notariat, la guérison d'un enfant atteint d'une inflammation de poumon, par l'intercession du Saint Enfant Jésus de Prague. *St-Eugène* : une faveur, une situation obtenue pendant une neuvaine à cet effet au Saint Enfant Jésus de Prague. *St-Eustache* : deux grâces particulières, réussite dans un examen. *St-François de Sales* : une faveur temporelle. *Ste-Hélène de Bagot* : une grâce temporelle. *St-Ours* : une guérison. *St-Pacôme* : une guérison. *Ste-Philomène* : une faveur. *St-Rémi* : une grande faveur par l'intermédiaire du bienheureux Gérard Majella, avec promesse de publier. *West-Rutland* : une guérison. *Montréal* : une grâce temporelle par l'entremise d'un saint prêtre.

NECROLOGIE

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs les défunts suivants :

Burlington : Mme Joséphine Vincent. *Ile-aux-Grues* : Mlle Marie-Anne Painchaud. *L'Acadie* : Mme Domithilde Lafaille, Zél. *L'Épiphanie* : Mme J.-B. Racette, M. François Martel. *Montréal* : Mme Célanire Tassé, Mme Elisa Pichette, Mme Anna Bissonnette, Mme Emilie Giguère, Zél., Mlle Marie Contant, Mme Flavie Charbonneau, Mme Elmire Raza. *Napierville* : Mlle Virginie Rémillard. *Nashua* : Mme Marguerite Mansereau, M. Désiré Fortin, M. Elzéar Peltier, M. Napoléon Lévesque. *Ottawa* : Mme J.-B. Lepage, Zél. *Somerset* : Mme Honoré Guimont. *Sandwich* : Mme Moïse Besseau. *St-André* : M. Abraham Thibert. *St-Benoit* : Mme François Perrier, Mme Luc Legault. *St-David d'Yamaska* : M. Louis Joyal. *St-Henri de Lévis* : M. Pierre Gagnon, M. Napoléon Lapierre, Mlle Elmire Laprise. *St-Jean d'Iberville* : Mme Alphonsine Richard. *St-Jean Port Joli* : Mme Jean Ouellet. *St-Lambert* : Mme Eliza Désaulniers, née St-Denis, qui s'employa toujours avec ardeur à propager la dévotion au Sacré-Cœur. *St-Martin* : Mme Domitilde Gauthier. *St-Paul l'Ermite* : M. Louis Rivet. *St-Roch de Québec* : Mme Edmond Labonté, Mme Raoul Chouinard; Mme François Boivin, Mme Edouard Gourdeau, Mme Joseph Chrétien, Mme Rousseau, Mme Andy, M. Joseph Maheux, M. Emile Raté, M. Louis Martel, M. Joseph Moffet. *St-Eustache* : M. Joseph Desrivières, Mmes Rosina Lamanque, Eléonore Demers, Ursule Lefebvre. *Terrebonne* : M. Léandre Limoges. *Montréal* : Madame Anna Moreau.



BIBLIOGRAPHIE

Le nouveau Guide des Zélateurs et des Zélatrices du Cœur de Jésus. — Les deux premières éditions canadiennes du *Guide des Zélateurs et des Zélatrices* étant complètement épuisées, nous venons d'en préparer une troisième, conforme aux récents Statuts de l'Apostolat et considérablement augmentée.

Le nouveau Guide se compose de quatre parties : La *première* traite de l'Apostolat de la Prière en général. Il est important, en effet que les Zélateurs et les Zélatrices aient des notions très claires sur la nature, le but, les moyens, l'excellence de l'Œuvre, et qu'ils se pénètrent de son esprit, afin de la propager plus efficacement.

La *deuxième* donne aux Zélateurs et aux Zélatrices tous les renseignements désirables sur la manière d'organiser et de propager l'Apostolat, sur les privilèges dont ils jouissent et les indulgences spéciales qu'ils peuvent gagner.

La *troisième* leur propose un *Règlement de vie* pour leur sanctification personnelle et qu'ils doivent s'efforcer de mettre en pratique, autant que possible.

La *quatrième* contient le cérémonial des réceptions et divers exercices de piété : *Le Petit Office du Cœur de Jésus, Actes de consécration et Amendes honorables au Sacré-Cœur, etc.*

Nous espérons que tous les Zélateurs et toutes les Zélatrices se feront un devoir de se procurer ce nouveau Guide propre à les retremper dans l'esprit de leur charge, dans le zèle à répandre la dévotion au Sacré-Cœur et à travailler au salut des âmes.

Demandez le nouveau Guide à la Trésorière de votre Centre, ou, à son défaut, au *Bureau Central du Sacré-Cœur, 114 rue Bleury.*

Prix : 50 cts la douzaine ; 5 cts l'unité.

Bibliothèque des Bons Livres, 37 rue d'Autueil, Québec.
— Sous ce titre vient d'être publié le nouveau catalogue de cette Bibliothèque, petit in-12 de 110 pages, très soigné. On y trouve une excellente préface sur les Règles de l'Index. Le catalogue lui-même se distingue par le choix des livres, une classification intelligente et la netteté typographique.

Prix, 20 cts.

Calendrier de Janvier 1900

INTENTION GÉNÉRALE BÉNIE PAR LE SAINT PÈRE :

Le progrès par le Christianisme.

FÊTES, INTENTIONS PARTICULIÈRES, INDULGENCES PLÉNIÈRES.

1. L.—CIRCONCISION DE N.-S. (*d'oblig.*) —L'esprit de mortification. —28,055 actions de grâces.
2. M.—Octave de S. Etienne.—La charité envers le prochain. —13,271 affligés.
3. M.—Octave de S. Jean.—(Ste Geneviève). —Z†.—L'amour de la pureté. —15,827 défunts.
4. J.—Octave des SS. Innocents.—H†. La vertu de confiance.—17,693 intentions spéciales.
3. *Premier Vendredi.—Vigile.* —S. Téséphore, P. M. —A†. C†. G†.—Fidélité aux devoirs de notre état. —3,564 communautés.
6. S.—EPIPHANIE (*d'oblig.*) —D†. G†. M.†.—La docilité à la grâce divine.—47 premières communions.
7. D.—De l'oct.—S. Lucien, M.—C†. R†.—La soif de la sainte Eucharistie.—Les Associés du Sacré-Cœur.
8. L.—De l'oct.—Ste Gudule, V.—La délicatesse de conscience. —4,511 demandes de travail.
9. M.—De l'oct.—S. Julien, M.—L'amour des pauvres. —2,098 prêtres ou ecclésiastiques.
10. M.—De l'oct.—S. Guillaume, E.—L'esprit d'expiation.—23,298 enfants.
11. J.—De l'oct.—S. Hygin, P. M.—H†.—L'esprit d'abnégation. —14,785 familles.
12. V.—De l'oct.—S. Arcade, M.—Le courage chrétien. —5,981 grâces de persévérance.
13. S.—Octave de l'Epiphanie.—La manifestation du Sacré-Cœur en nous.—5,332 grâces d'union, de réconciliation.
14. D.—II Epiph.—S. NOM DE JÉSUS.—La dévotion au saint Nom de JÉSUS.—7,856 grâces spirituelles.
15. L.—S. Paul, ermite.—L'amour de la solitude.—7,135 grâces temporelles.
16. M.—S. Marcel, P. M.—Le mépris du monde.—6,542 conversions à la foi.
17. M.—S. Antoine, abbé.—L'amour de la régularité.—12,082 jeunes gens, jeunes personnes.
18. J.—Chaire de S. Pierre à Rome.—H†.—L'amour de la sainte Eglise.—1,786 maisons d'éducation.
19. V.—S. Canut, roi.—La vertu de générosité.—5,257 malades ou infirmes.
20. S.—SS. Fabien et Sébastien, MM.—La vertu de force.—6,313 personnes en retraite.
21. D.—III Epiph.—Ste Famille J. M. J.—La dévotion à la sainte Famille.—875 Œuvres ou Sociétés.
22. L.—SS. Vincent et Anastase, MM.—La vertu de constance.—1,870 paroisses.
23. M.—Epousailles B. V. M.—R†.—La vertu de pureté.—9,125 pécheurs.
24. M.—S. Timothée, E. M.—La docilité à l'égard des supérieurs.—6,853 pères ou mères.
25. J.—Conversion de S. Paul.—H†.—La promptitude à obéir à Dieu.—4,192 religieux, religieuses.
26. V.—S. Polycarpe, E. M.—La fidélité à nos devoirs.—1,429 novices ou séminaristes.
27. S.—S. Jean Chrysostôme, E. D.—La science du salut.—217 supérieurs, supérieures.
28. D.—IV Epiph.—Du dimanche.—S. Raymond de Pennafort, C.—L'esprit intérieur.—4,864 vocations.
29. L.—S. François de Sales, E. D.—Z†.—La vertu de douceur.—Les Zélateurs et les Zélatrices de l'Apostolat.
30. M.—Ste Martine, V. M.—La persévérance.—11,929 intentions diverses.
31. M.—S. Pierre Nolasque, C.—Le dévouement pour le prochain.—Les Directeurs de l'Apostolat.

EXPLICATION DES SIGNES. :†=Indulgence plénière; A=1er Degré; B=2e Degré; C=3e Degré; D=Indul. apostoliques; G=Archiconfrérie Romaine et Garde d'Honneur du Sacré-Cœur; H=Heure Sainte; M=Bonne Mort; N=Arch. du Cœur agonisant; R=Confrérie du S. Rosaire; V=Congrégation de la Ste Vierge; Z=Zélateurs ou Zélatrices.

* Là où la solennité de cette fête est transférée au dimanche, les indulgences le sont aussi, excepté celle de l'Heure sainte.

N.B.—Une indulgence de 100 jours est accordée pour chaque œuvre offerte à ces intentions. —Pour être insérées dans le CALENDRIER, les Intentions particulières doivent être reçues aux Bureaux du MESSAGER, avant le premier jour du mois.